

L'achillée blanche

Pierre Manseau

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13712ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Manseau, P. (1998). L'achillée blanche. *Moebius*, (77), 95–118.

PIERRE MANSEAU

L'achillée blanche

On cuisait. Nous étions assis dans l'auto, ma petite sœur et moi sur la banquette arrière et ma mère à l'avant, sur le siège du passager. Nous attendions mon père. À chaque départ, c'était pareil. Il était prêt, la voiture était devant la porte, il nous pressait.

— Hop! Hop!

J'écris *hop!* mais c'était plutôt quelque chose comme *buop!*. Et encore, le *b* s'approchait d'un *m* et le *uo* pourrait tout aussi bien s'écrire *wa*. Je ne pense pas qu'il existe un alphabet capable de transcrire exactement ce son qui faisait partie de ce que Lulu, ma petite sœur, et moi appelions les «sons biscornus» dont notre père était spécialiste. Dans le cas du *buop!*, peut-être chez les poissons ou les batraciens trouverait-on un équivalent.

Pressés par les interjections, nous bouclions les derniers bagages à la hâte, nous nous bousculions à la salle de bains pour les pipis de sûreté, nous arrivions essoufflés dans l'auto, les portières claquaient, papa insérait la clef dans le démarreur...

— Minute...

Lulu et moi étions les benjamins d'une famille nombreuse, de sorte que nos parents avaient franchi le cap de la quarantaine lorsque nous naquîmes; nous ne les vîmes donc jamais jeunes. Alors que nous étions enfants, ils étaient presque vieux; adolescents, nous les reléguions sans hésitation dans la génération des ancêtres, croulants, séniles... Dans son dos, nous appelions papa «le vieux Schnouk». En plus d'être âgé, il était de la vieille école et avait fait son cours classique, ce qui le rendait carrément préhistorique à nos yeux, parfois même bizarroïde. Par exemple, il employait des mots retirés du dictionnaire ou, s'ils s'y trouvaient encore, dans une acception désuète, tel

brave dans le sens de *bon*, comme dans *brave type* ou *brave chien*. Aussi, il vouait une grande admiration à la civilisation grecque de l'Antiquité et il se targuait d'utiliser un langage laconique. Cela exigeait parfois de notre part un grand déploiement d'imagination ou un dur labeur de reconstitution pour parvenir à deviner tout ce que pouvaient contenir trois mots. Par chance, il y en avait qui revenaient régulièrement dans son vocabulaire et auxquels on pouvait tout de suite attribuer un signifiant sans crainte de se tromper. Même, parmi son répertoire de sons biscornus, outre la catégorie des «points d'exclamation», tel *buop!*, qui s'apparentaient au jargon des charretiers, il existait aussi une division que nous classions sous le vocable de «points de suspension» et qui servait justement à se retrouver dans les cas de laconisme. Ils se situaient toujours en début d'une phrase ou d'une proposition que l'on devait compléter nous-mêmes, un peu comme dans un jeu de société. Il y avait par exemple *Mais... J'ai dit...* et *Sorque...* ce dernier étant une contraction de *De sorte que*. Pour ce qui est du *Minute...* au moment du départ, nous savions depuis longtemps que cela signifiait:

— Attendez-moi une durée indéterminée, j'ai oublié quelque chose.

Puis il sortait de la voiture et se dirigeait vers la maison, le plus souvent par l'entrée de garage où se trouvait la porte de cave, qui était son domaine. La durée d'attente variait de cinq minutes à une demi-heure, avec une pointe de fréquence aux alentours de vingt minutes. Ce matin-là, nous attendîmes exactement trois quarts d'heure, un record. Pour ce qui est du *quelque chose* qu'il avait oublié, il arrivait qu'on n'apprenne jamais de quoi il s'agissait, ce qui plongeait ma mère dans un océan de spéculations.

— As-tu oublié ton portefeuille, Gilbert? avait-elle demandé avant qu'il ne disparût à l'angle de notre duplex.

Elle avait une faculté de persévérance dans les peines perdues qui m'ébahit encore aujourd'hui, lorsque j'y repense. Elle n'ignorait pas plus que nous que son mari

n'allait pas répondre. Ou plutôt qu'il allait nous gratifier d'un de ses sons biscornus.

— Hruanh!

Le *hruanh!* était particulièrement chargé d'impatience et c'était l'un des sons qu'il émettait le plus souvent. Selon le contexte, il signifiait: *Laisse-moi tranquille, Ne me pose pas de questions, Mêle-toi de ce qui te regarde, Je n'ai pas le temps, Je ne veux rien savoir de ce que tu proposes*, etc.

Lulu et moi nous regardâmes, roulant les yeux, l'air de dire: «Encore!» Ma mère poussa un de ses soupirs de découragement dont elle avait le secret et qui, côté modulations sonores et variantes sémantiques, valaient bien les onomatopées de papa. Mais elle avait une belle nature et elle avait appris à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Elle avait développé l'art de tuer le temps d'attente en commentant ce qui l'entourait.

— Tiens, Ti-Loup balaye encore.

De l'autre côté de la rue, en face de chez nous, habitait Ti-Loup. Il habitait le logement familial que ses parents, fatigués de ses manies, lui avaient laissé pour aller vivre en appartement. Tout l'été, il balayait l'allée de ciment jusqu'au trottoir, l'espace de trottoir devant son terrain et même le bord de la chaussée. L'automne, il ramassait les feuilles et l'hiver, il pelletait jusque dans l'entrée des voisins. Il ne faisait de mal à personne; au contraire, il était toujours là pour aider. Un accident automobile survenait, tout de suite il s'offrait comme témoin, secouriste ou agent de circulation; l'ambulance venait pour le transport d'un asthmatique, on voyait Ti-Loup se désespérer de ne pouvoir donner le bouche-à-bouche ni porter le brancard. Il ne faisait de mal à personne mais personne ne lui voulait de bien. À son insu, il était notre bouc émissaire, à Lulu et à moi. Un malheur se produisait, c'était la faute à Ti-Loup; maman nous reprochait une bévue, nous répondions, en dépit de tout bon sens:

— Ce n'est pas nous, c'est Ti-Loup.

On aurait pu le traiter de retardé, mais il souffrait plutôt d'un traumatisme psychique. Au dire des gens de la rue, il avait «attrapé ça» au cours d'un voyage dans les

pays du Maghreb. Mais on n'en parlait qu'en termes trop voilés pour qu'il s'agît d'insolation et ce n'est qu'en apprenant les choses de la vie que Lulu et moi comprîmes qu'on faisait allusion à la sodomie, au viol, ce qui nous faisait bien rire, adolescents inconscients que nous étions.

Dans la vingtaine avancée, il portait les cheveux rasés très courts et une moustache à la gaie. Son visage aux traits réguliers était masculin et il avait un physique bien fait, ce qui excitait mon homosexualité naissante, mais on devinait son incapacité d'avoir des rapports avec qui que ce soit. Il devait se contenter de plaisirs solitaires pour toute sexualité, à l'exception peut-être d'une forme d'exhibitionnisme, lorsque parfois, le soir venu, la lampe allumée permettait aux passants de le voir se déplacer en caleçon dans son living.

— En tout cas, ça doit être propre chez lui, déclara ma mère. Il ramasse le plus petit grain de poussière.

Ce n'était pas de l'admiration, c'était du découragement. En dehors de la cuisine, ma mère ne prisait pas les tâches ménagères et ne les accomplissait que par obligation, en arrondissant les coins et en prenant bien soin de ne pas porter ses verres pour ne pas trop voir la saleté.

— Ça me fatigue de le regarder.

Abandonnant Ti-Loup à son travail, elle chercha un nouvel intérêt mais la rue était déserte. Un écureuil gris traversa la chaussée et grimpa dans notre érable; cela ne rompit la monotonie que quelques secondes.

— Il aurait pu stationner à l'ombre.

«Il» désignait mon père lorsqu'elle lui en voulait. En fait, la voiture se trouvait encore un peu à l'ombre quand nous y étions montés, mais plus maintenant, et plus le soleil s'élevait dans le ciel, plus le mercure grimpait. Nous étions en pleine canicule et tous les bulletins météorologiques prédisaient un record de chaleur. C'était ridicule, nous aurions pu sortir de la voiture et aller nous asseoir sous le feuillage de l'érable, mais on aurait dit que par esprit de vengeance ou de compétition, comme pour supplanter l'entêtement de mon père à nous faire attendre, ou peut-être aussi pour être sûrs d'avoir des raisons de lui en vouloir, nous restions là à cuire.

Mais il y avait une autre raison. Madame Gariépy, notre voisine d'en bas, était assise sur le perron et nous savions que si nous sortions, elle engagerait la conversation. Seul papa, qui possédait l'art de faire semblant d'écouter les gens, arrivait à la supporter. Pour sa part, elle minaudait comme une oiselle en sa présence. Nous l'appelions la Mère Michelle parce qu'elle avait un chat, un affreux castrat noir à la queue amputée, aux griffes arrachées, qui n'arrêtait pas de se frotter contre ses jambes, et aussi parce que, si elle n'était pas à la fenêtre, comme dans la chanson, elle était sur le perron, inévitablement. C'était la commère de la rue, elle savait tout et elle répétait tout, à la manière des commères de bandes dessinées, la main en paravent, chuchotant fort et postillonnant dans l'oreille de ses auditeurs.

La plupart du temps vêtue d'une robe de chambre en satin rose, le paletot de son défunt enfilé par-dessus les journées froides, elle portait en guise de fichu des Chiffons J sur ses cheveux extraordinaires. On voyait trop bien la racine pour supposer qu'il s'agît d'une perruque et pourtant ses cheveux, d'un blanc presque bleu et coupés à la garçonne, avaient tout à fait l'air synthétiques. Je me souviens même qu'une de mes nièces avait une poupée en plastique qu'elle appelait madame Gariépy, tellement la chevelure de fibres acryliques ressemblait aux cheveux de notre voisine.

Je me souviens également que, un jour où j'avais oublié ma clef et qu'il n'y avait personne à la maison pour m'ouvrir, je fus contraint d'attendre sur le perron. Bien entendu, la Mère Michelle se trouvait là et elle se mit à m'interroger sur ma famille. Je décidai alors de tout lui dire, absolument tout. Comme cela, elle n'aurait plus de questions à poser et elle nous ficherait la paix. J'en fus quitte pour gaspiller ma salive car, tant qu'elle habita en bas de chez nous, elle continua à nous casser les oreilles avec ses interrogatoires. Le plus étrange est qu'elle ne chercha pas à fouiller les détails truculents ou honteux que je lui avais fournis, dont je croyais qu'elle se serait pouléché, mais persévéra dans ses enquêtes insignifiantes et détestables, comme de demander combien de fois par semaine venait souper mon frère Mathieu, «celui qui

prend du poids», ou si ma sœur Clarisse, «qui s'exprime avec un accent», avait gagné un voyage en France.

Papa réapparut par la porte d'en avant, ce qui nous indiqua qu'il n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait dans sa cave. Il prit le temps de flatter le chat de la Mère Michelle et d'échanger avec celle-ci quelques mots dont l'un dut être spirituel, car nous entendîmes le rire cristallin de notre chère locataire. Mon père savait user de charme avec les femmes et il n'était pas insensible à ce que ma mère appelait leurs mièvreries. Je crois qu'elle ne portait pas madame Gariépy dans son cœur.

— Gilbert! Tu nous fais attendre!

Maman possédait tout un arsenal de phrases accusatrices, dont elle savait user aussi bien que mon père de son charme, et qu'elle adressait aussi bien à autrui qu'à elle-même, n'hésitant pas à se traiter de dinde lorsqu'elle estimait s'être sacrifiée outre mesure pour les ingrats que nous étions, ou de maladroite lorsqu'elle renversait un verre d'eau. En fait, le sentiment de culpabilité constituait la base de l'échafaudage de presque toute sa vie. Elle en avait ourdi une véritable toile d'araignée ou la toile de Pénélope, je ne sais au juste, mais je sais que, même si elle s'est fait beaucoup de mal avec ce sentiment, sa bonté de cœur et sa capacité de pardonner ont toujours eu le dernier mot, son amour de la vie aussi.

Plus occupé à saluer sa voisine qu'à regarder où il mettait les pieds, mon père faillit trébucher dans les quatre marches du perron. Avant de prendre place dans la voiture, il sortit sa tuque de la poche arrière de son pantalon, qu'il coiffa tout en s'assoyant et en fournissant comme excuse pour le retard:

— J'avais oublié ma tuque.

Soupir de ma mère et croisement de regards déconcertés sur la banquette arrière. La tuque de papa était le seul signe de coquetterie, la seule parure d'un homme qui utilisait du gros savon à la graisse d'animal comme shampooing aussi bien que comme mousse à raser. Aucun produit cosmétique lui appartenant ne se trouvait dans la pharmacie de la salle de bains ou sur le réservoir du cabinet, aucun article de toilette à l'exception d'un gobelet d'étain pour son dentier, d'un blaireau, d'une antique

lame de rasoir à manche d'ivoire et d'une lanière de gros cuir pour l'affilage. Car en plus d'être laconique, il se voulait spartiate, admirant jusqu'à la vénération la réputation de ces citoyens rudes et austères qui ne pliaient ni ne rompaient. Ainsi, bien qu'il fût frileux au point de porter une camisole thermos de septembre à juin, il ne se plaignait jamais du froid, pas plus qu'il ne se plaignait de la chaleur que lui faisait endurer sa tuque. Sa tuque, c'était son péché mignon; il la portait presque en permanence, uniquement pour maintenir ses cheveux à plat.

— Tu n'étais pas obligé de parler avec madame Gariépy, souligna ma mère. On dirait que tu fais exprès.

— La politesse.

J'allais oublier le «point final». Beaucoup plus long que le point d'exclamation ou les points de suspension, le point final se rangeait néanmoins dans le répertoire des sons biscornus, dû au ton sur lequel mon père le prononçait. Il s'agissait en fait de formules, parmi lesquelles plusieurs n'étaient que de simples adages ou dictons consacrés par la tradition et dont il faisait la collection, par exemple *Les bons comptes font les bons amis* ou *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*. Mais il y avait aussi et surtout ses expressions à lui, dont certaines, comme *La politesse* ou *Le devoir*, faisaient appel aux vertus sociales et se prononçaient sur un ton sentencieux, tandis que d'autres, comme *Hilarité générale* ou *Consternation dans les rangs*, qui se prononçaient sur un ton emphatique, servaient à conclure les anecdotes dont il faisait également la collection. Dans une situation comme dans l'autre, le point final était sans réplique et devait mettre un terme à la conversation.

— Tu as été poli même avec son chat!

Nous démarrâmes enfin et alors commença le chaquet des rues. Nous habitions le quartier Notre-Dame-de-Grâce, dans l'ouest de la ville, tout près de l'autoroute Décarie qui mène en quelques minutes à la Métropolitaine. Mais papa suivait ses chemins à lui et rien ne servait de le contester, même si maman conduisait aussi et aurait pu prendre le volant; nous savions tous qu'il allait répondre:

— J'ai dit...!

Signifiant: «Quand l'homme est à bord, c'est l'homme qui conduit.» Et nous empruntions le chemin de la Reine-Marie, devant l'Oratoire, puis la Côte-Sainte-Catherine jusqu'au boulevard Saint-Joseph et ensuite Rosemont à partir de Pie-IX, sans doute aussi d'autres artères dont j'ignore le nom, pour ne s'engager finalement sur l'autoroute 40 qu'au moment de quitter l'île.

Que faisons-nous sur la banquette arrière, Lulu et moi, une fois échangées nos simagrées pour témoigner notre exaspération à l'égard du vieux Schnouk? Je ne m'en souviens pas. J'imagine que nous regardions défiler les parterres et les maisons. Peut-être faisons-nous des grimaces aux piétons sur les trottoirs ou aux intersections, peut-être mimions-nous les conducteurs le doigt dans le nez au feu rouge... Nous étions deux adolescents tannants, moqueurs et maussades à la fois, aussi prompts à nous formaliser d'un reproche qu'à nous payer la tronche du moindre fautif. Autant nous pouvions nous amuser d'un rien, rigolant franchement, autant nous pouvions nous emmerder au point de sombrer dans un état de léthargie voisine de la catatonie.

Ma mère, pour sa part peu sensible au paysage urbain mais grandement inspirée par les résidences cossues d'Outremont, où vivaient nombre de ses amies, toutes dames bourgeoises comme elle et membres du même club, se lançait dans un inextricable rapport des plus récents événements les concernant. Il faut dire que les mises à jour pouvaient être quotidiennes, sans redondances, vu que ces femmes se joignaient au téléphone tous les matins et vu aussi que maman avait développé jusqu'à l'imbroglio total l'art du coq-à-l'âne. Ainsi, alors qu'on la croyait en train de parler de madame Juge, elle en était déjà à relater la dernière infortune de cette pauvre madame Docteur ou à mentionner la nouvelle découverte de madame Chantoine, généalogiste réputée dans le milieu de la généalogie.

— Elle prétend, racontait ma mère alors que nous attendions un feu vert, que Leduc n'a rien à voir avec le titre de noblesse, que le premier homme à porter ce nom était en fait un individu peu recommandable qui s'entourait de chouettes. Je ne vois pas le lien, toi?

Mon père ne répondit pas pour la simple raison qu'il n'écoutait pas, comme c'était souvent le cas dès que son épouse alignait plus de trois phrases.

— Je te parle, Gilbert! Dis-moi quel rapport il peut y avoir entre tes ancêtres et les chouettes!

— Le duc, tout comme la chouette, est un oiseau de l'ordre des rapaces nocturnes, de la même famille que le hibou, c'est-à-dire des strigidés, du latin *strix*, *strigis*, du grec *strigx*, *striggos*. Mais...

Rendons à César ce qui est à César, papa s'y connaissait en sciences naturelles. Il s'y était toujours intéressé et on pouvait compter sur lui pour connaître le nom d'un arbre ou la cause d'un phénomène physique. Mais il était professeur et, peut-être par déformation professionnelle, il accompagnait inmanquablement ses réponses d'explications ardues et interminables, si bien qu'on préférerait demeurer dans l'ignorance plutôt que d'avoir recours à ses compétences. Quand il commençait, ma mère l'interrompait aussitôt, reprenant le cours sinueux de sa conversation.

— Peu importe. J'ai répondu que Leduc est le nom de mon mari. Je suis une Lévesque.

«C'est un nom d'origine picarde, ma chère Gabrielle, poursuivit-elle en imitant avec brio la voix de l'historienne. On rapporte que le palais épiscopal d'Amiens, à l'époque où ce patronyme apparut pour la première fois dans les registres, fourmillait de soubrettes.»

— Tu comprends que j'ai changé de sujet. Mais j'ai vérifié dans l'annuaire, à Chantoine. Sauf la sienne, toutes les adresses sont situées dans l'Est. Pas étonnant qu'elle ne parle jamais de sa famille.

Boulevard Saint-Joseph, à l'est de Saint-Laurent, elle se tut et observa une minute de silence, le temps de longer le grand hospice de pierres grises. Car à l'intérieur de ces murs pâtit Pauline, sa sœur aînée. Religieuse défroquée, tante Pauline souffrait de la folie de persécution. Au nombre de ses lubies, elle soupçonnait sa cadette d'être une espionne à la solde du couvent qu'elle avait quitté et, pour cette raison, elle refusait catégoriquement de la voir. Maman, chez qui le désir d'aider autrui était viscéral, y était allée une fois, en dépit de l'interdic-

tion; ma tante s'était emparée du crucifix accroché au mur au-dessus de son lit et s'était mise à lui courir après jusque dans le corridor pour l'assommer. La minute de silence écoulée, quelque prière du pardon récitée dans son cœur, elle repartit sur sa lancée verbale, bifurquant dans le détail des potins plus souvent que mon père au volant. Boulevard Rosemont, à l'approche de la Cité des Jardins, elle se retourna pour nous répéter comme elle le faisait chaque fois que nous passions là:

— C'est ici qu'habite le maire Drapeau. Dans une de ces rues.

Étant de ces femmes qui en leur for intérieur admirent les dirigeants de ce monde, elle ne cachait pas son enthousiasme pour les projets ruineux de son élu municipal. Pourtant, je suis sûr que si elle avait eu pour mari un tel homme de poigne, elle n'aurait trouvé rien de plus pressé à faire que de le mener par le bout du nez. Je me souviens en effet qu'une de mes tantes, une sœur de mon père cette fois, m'a raconté un jour que, jeune, il s'amusa à décourager ses prétendantes en les entretenant de formules algébriques et de composés chimiques.

— Lorsqu'ils sont revenus de leur promenade, me confia ma tante, Gabrielle tenait le manuel de chimie fermé sous son bras et ton père ne lui parlait pas du tout de bicarbonate. Il la regardait et ses yeux étincelaient.

Je n'ai jamais repris le chemin qu'empruntait mon père pour gagner la rive nord depuis sa mort, mais il me semble que c'étaient de longs boulevards laids et larges, ponctués de feux rouges et bordés de constructions vilaines et de fils électriques. Il n'y avait pas d'arbres et, avec la chaleur, cela devenait insupportable. Lulu et moi commençons à rouspéter; maman, à se taire. Elle allumait la radio à plein volume, tournait le bouton de syntonisation trop vite pour capter quelque poste que ce fût et, durant quelques secondes, nous étions assaillis par le son des parasites entrecoupés d'éclats de voix et de musique, puis elle éteignait.

Mais lorsque nous arrivions sur le pont Charles-de-Gaulle, notre mauvaise humeur se volatilisait, Lulu et moi nous redressions pour regarder la rivière des Prairies. Natifs du Bas-Saint-Laurent, nous possédions en nous un

attachement pour les cours d'eau que rien ne pourra jamais nous enlever. Que nos regards se tournent vers l'amont ou l'aval, une vague au plus profond de nos entrailles se lève et nous ramène en deçà de nos propres rêves, au sein même du désir de départ et de retour qui remue l'humanité entière. Ce désir de voyage nous soulève mais il nous apaise en même temps; il nous sécurise, il nous ancre à ce monde, à cette terre; il nous fait comprendre sinon sentir la raison pour laquelle nous sommes ici. Alors, toutes nos petites haines s'estompent; même ce père inflexible que j'ai tant eu de peine à aimer apparaissait tendre à mes yeux.

Les rives aussi nous émouvaient. Une branche ployée vers l'onde, une barque amarrée, le vol d'un oiseau à fleur d'eau; enfin nous avons quitté la ville, enfin nous allions peut-être commencer à respirer.

Mais il y avait les horribles banlieues que traversait l'autoroute et, bien que les espaces verts se fissent plus nombreux et plus vastes, sans baisser les paupières ni fermer les yeux, nos regards s'en retournaient vers le paysage intérieur de nos exigences et de nos insatisfactions.

Les champs paraissaient enfin, les bosquets d'arbres, un vallon, une maisonnette sur une éminence. Le ciel était bleu, la vitesse créait une brise qui jouait dans nos cheveux et caressait nos visages. Les vacances! Un mois d'été dans le Bas-du-Fleuve, un mois d'horizon devant nos yeux! Le bonheur!

— Buop! Arrête un peu!

— Mais à qui parles-tu donc, demanda ma mère à mon père puis, voyant une forte vapeur s'échapper du capot, elle s'écria:

— Gilbert!

— Hruanh!

Lulu et moi détestions autant que papa que maman criât et s'énervât, d'autant plus que l'incident n'avait rien d'inédit. Mais nous détestions encore davantage l'entêtement paternel à ne jamais faire examiner la voiture avant de partir pour un long voyage. Cette négligence était vieille comme la famille, mes sœurs et frères aînés avaient aussi eu à en subir les conséquences et, même alors qu'ils possédaient leur propre automobile et n'avaient plus à

monter avec lui, ils grognaient en se remémorant ces mauvais souvenirs. Pourtant, chaque veille de départ, maman le priait d'aller chez le mécanicien pour s'assurer que l'auto fût en ordre. Chaque fois, il répondait :

— Oui, Trésor.

Il descendait au garage et on le voyait partir puis revenir quelques heures plus tard. On y croyait. Il ne s'était trahi qu'une fois, lorsqu'il avait parlé de la beauté des vagues sur le lac Saint-Louis, au quai de Pointe-Claire, et encore, cela ne constituait pas une preuve formelle.

Il activa le clignotant droit tout en ralentissant pour se ranger sur l'accotement tandis que la vapeur augmentait. Lulu prit le magazine qu'elle feuilletait depuis quelques instants et moi, mon chapeau de toile, et nous sortîmes. Maman se carra sur son siège, croisa les bras et s'empressa dans le mutisme le plus total après avoir déclaré :

— Je t'avais demandé d'y voir.

Un garde-fou de quelques mètres de long bordait une dénivellation, sur lequel nous pûmes nous asseoir, ma sœur et moi, le regard vide. C'était torride. Le soleil tapait sur la route, il faisait environ 35 degrés Celsius et aucun souffle n'agitait l'air, sauf lorsque passait un véhicule lourd à toute allure, soulevant une poussière brûlante qui nous piquait les yeux.

Papa prit dans sa poche le vieux mouchoir de lin dans lequel il se mouchait et s'en servit pour ouvrir le capot. Il recula comme le surplus de vapeur retenu à l'intérieur se libérait puis, courageusement, il dévissa le bouchon du radiateur.

Je sais par ma mère que, un jour alors qu'il était enfant et qu'il voulait aider son père dans son ouvrage, papa lui avait donné un coup de marteau sur les doigts. Sous le coup de la douleur, mon grand-père en colère l'avait rabroué durement, le traitant de bon à rien et le chassant de l'atelier.

— Va retrouver ta mère!

Selon maman, l'insulte et le chagrin d'avoir blessé son père l'avaient terrassé et, pour être sûr que cela ne se reproduirait pas, il avait entrepris de développer ses aptitudes manuelles. Malheureusement, il avait l'âme d'un

intellectuel et il ne devint jamais véritablement habile de ses mains. Mais il était tenace et il n'abandonnait pas, s'évertuant à essayer de réparer nos jouets brisés ou quelque autre objet domestique abîmé. Il les apportait dans la cave et s'installait à son établi. Mal en prenait alors à celui qui s'approchait de lui car sa malhabilité le rendait irascible et on n'avait pas besoin de lui écraser un doigt pour attraper une taloche. Le plus souvent, il échouait dans son entreprise et nous retrouvions l'objet dans un débarras poussiéreux de vieilleries. Cela donnait lieu parfois à des scènes, quand l'un d'entre nous se mettait à hurler pour ravoir son jouet ou que maman réclamait un ustensile.

— Je l'utilisais même s'il n'était pas intact. J'en ai besoin.

Et ainsi, parce que mon père tenait à tout réparer lui-même, des accidents survenaient. La fournaise d'un locataire explosait, une section du laboratoire de chimie du cégep où il enseignait explosait, le radiateur de l'auto allait exploser si on n'y mettait pas de l'eau au plus vite.

— *Patience et longueur de temps font mieux que force et que rage.*

Mesurant ses pas, il retourna dans la voiture prendre sous le siège du conducteur sa fameuse bouteille de Mir. C'était une bouteille de liquide à vaisselle de marque Mir, laquelle, je crois, ne se trouve plus sur le marché de nos jours, en plastique rose bébé, cylindrique mais de circonférence moindre à mi-hauteur, un peu à la manière d'une taille de femme, ou comme si on avait abouté deux troncs de cônes par leur sommet. S'il existait une ville ou une région de la Grèce antique réputée pour sa parcimonie, elle devait s'appeler Gilbertite ou Gilbertos, peu importe le suffixe, et, s'il y avait vécu à cette époque, mon père en eût été le citoyen exemplaire, il aurait eu son monument devant un quelconque panthéon des vertus économiques. À la maison, nous n'hésitions pas à le traiter d'avaricieux et de Séraphin, nous caricaturions sans vergogne sa manie de sortir de son petit porte-monnaie en cuir mangé une pièce à la fois, comme s'il s'agissait de louis d'or ou de la prune de ses yeux, comme si ça lui arrachait le cœur. Mais lui, insensible aux

sarcasmes, poussait fièrement le sens de l'épargne jusqu'à l'économie de bouts de chandelles, ou plus exactement de savonnettes car, dans les dernières années de sa vie, *éclair de génie*, il renonça au savon à la graisse d'animal pour se contenter de ramasser nos restants de pains de savon, qu'il remodelait en les faisant fondre avec un peu d'eau dans un vieux contenant de margarine. Écolo avant la mode, il avait recyclé la bouteille de Mir en bouteille d'eau, qu'il gardait toujours à portée de la main pour étancher sa soif.

— *Charité bien ordonnée commence par soi-même.*

Et pourtant, s'il ergotait sur des vétilles, la bouteille de Mir était fameuse par suite d'un beau geste. Pour exciter son rêve d'aventures que les obligations de la vie n'enterrèrent jamais complètement, mais également par cet esprit de charité chrétienne haut placé dans son échelle de valeurs, mon père laissait volontiers monter les pouceux. Même, lorsque nous habitions dans le Bas-du-Fleuve, il lui arrivait d'inviter pour le repas et la nuit un de ces trotteurs qui vendaient des aiguilles pour subsister. J'ignore si celui qui venait chez nous était aussi conteur, j'étais encore à l'âge où on nous envoie au lit; je me souviens seulement que sa barbe et ses guenilles me faisaient peur, bien qu'il y eût de la gentillesse et du rire dans ses yeux.

Ma sœur Marinette se trouvait dans la voiture lorsque mon père accueillit deux autostoppeurs. Elle devait avoir alors environ seize ans et elle était une belle fille aguichante qui aimait bien faire de l'œil aux garçons. Il semble que les choses n'allaient pas trop mal, on se dégelait de part et d'autre, mais sans plus, jusqu'à ce que mon père prît la bouteille de Mir sous son siège et bût une gorgée.

— Ton père se saoule au détergent? s'étonnèrent les deux jeunes hommes.

Hilarité générale. Le reste du voyage se déroula dans la joie et lorsque ma sœur nous dépeignit l'histoire, elle ne manqua pas de nous montrer sur un bout de papier l'adresse de l'un des deux pouceux.

— Un blond!

Cependant, sur le bord de l'autoroute 40, mon père finissait de verser l'eau de sa bouteille dans le radiateur.

— Ça ne suffira pas, lui dis-je autant par conviction que pour le blâmer pour sa négligence.

Lulu s'étant finalement laissé absorber par la lecture de son magazine, je m'étais retrouvé sans complice pour mon défoulement. Après avoir marché de long en large le long du fossé, arrachant et triturant des brins d'herbe, je m'étais résigné à le regarder faire.

— La confiance!

Domage que l'écriture ne transmette pas les sons. On décelait dans la réponse de mon père plus de fâcherie contre lui-même que de vexation, mais c'était le cri d'un colérique, d'un homme aussi incapable d'exprimer ses émotions que de les contrôler. Il tremblait d'irritation et je savais pour y avoir goûté qu'il pouvait en venir aux poings. Même Lulu, qui, lorsqu'elle se plongeait dans la lecture, oubliait le reste du monde, redressa la tête. Maman décroisa les bras.

— Gilbert! Du calme!

Il claqua le capot et nous regagnâmes nos places. Le contenu de la bouteille suffit à nous mener jusqu'à une station-service où nous en profitâmes pour soulager nos besoins naturels et boire un soda. La chaleur demeurait écrasante, mais à l'horizon commençaient à se lever des nuages. Papa mouilla son index de salive et le pointa vers le ciel pour évaluer la provenance du vent. Pour un homme de soixante ans, il se tenait encore bien droit et, bien que de stature et de musculature moyennes, il restait robuste. Cela se voyait aux veines saillantes sur ses avant-bras et à l'air de santé qui se dégageait de son visage. Il avait retiré sa tuque je ne sais quand, j'imagine à l'intérieur de la station, et il avait oublié de la recoiffer. Il avait encore beaucoup de cheveux, à peine son front commençait-il à se dégarnir, mais ils étaient tout blancs, mettant en valeur son teint de roux que le soleil cuivrait. Il était beau, sans doute. Certaines amies de ma mère, vieilles filles ou veuves, lui faisaient volontiers un brin de cour, sans compter madame Gariépy qui ne demandait qu'à succomber à son charme, et il est vrai que l'intensité de son regard ne laissait pas indifférent. Mais à mes

yeux d'adolescent, seuls comptaient les vilains signes du vieillissement, telles les deux rides profondes qui se creusaient des ailes du nez aux commissures, et bien plus encore ses manies de vieux, sa voix grognonne de Schnouk.

— C'est le nordet. Il va pleuvoir au Cap.

Il ne croyait pas si bien dire. Lorsque nous entrâmes dans le stationnement du sanctuaire, au Cap-de-la-Madeleine, le ciel était complètement noir et on n'y voyait pas à deux mètres. L'eau tombait en trombes fortes et rapides, comme si elle était anxieuse de flageller la terre, et elle voilait même les feux du Pont-des-Chapelets. Papa gara la voiture et déclara:

— Rien de meilleur qu'une douche froide pour fouetter les sangs.

Et il sortit.

— Ton parapluie!

Maman poussa un de ses soupirs de découragement.

— Fichue tête dure!

La bonne entente ne régnait pas toujours entre eux. Pour être franc, pas souvent. Elle trouvait sans cesse quelque chose à lui reprocher, il se cantonnait constamment dans son entêtement à ne pas reconnaître ses torts. Aussi inaptes l'un que l'autre à livrer leurs sentiments et à communiquer vraiment, ils ne s'expliquaient jamais, ne discutaient pas, s'enfermaient dans d'interminables bouderies durant lesquelles l'atmosphère de la maison devenait si lourde que Lulu et moi l'appelions «la maison noire». Lorsque le pardon et l'impossibilité d'agir autrement les forçaient à reprendre le dialogue, c'était pour échanger des phrases ineptes sur la température ou la nourriture, en faisant bien attention de ne pas prononcer un seul mot qui pût évoquer le sujet de leur dispute et faire glisser la conversation sur ce terrain dangereux. Nous ne vivions pas à proprement parler dans le silence, mais dans une discrétion qui confinait à la censure, dans le contournement de toute une part de notre réalité. Mais les couples sont ce qu'ils sont et il n'y a qu'eux pour savoir ce qui les unit. Si ma mère brandit la menace du divorce, ce fut en de très rares occasions, notamment lorsque mon père manœuvra pour que son transfert à Montréal échouât

alors qu'elle refusait de vieillir loin de ses enfants, ses deux plus jeunes devant à leur tour quitter le village pour entreprendre leur secondaire. Cette menace ne fut probablement qu'un stratagème risqué pour obliger mon père à déménager, dût-il changer d'emploi. Ils ne se seraient jamais quittés. Je ne crois pas les avoir jamais entendus se dire «je t'aime», leur pudeur en notre présence était extrême, mais il est clair que si maman rageait de voir son époux fanfaronner sous la pluie battante, c'était par peur qu'il n'attrapât du mal.

— À son âge...

Ouvrant le parapluie, elle que ses jambes ne portaient plus si bien courut pour le rejoindre.

— Barrez les portes!

Lulu et moi étions tenus d'assister à la messe dominicale tant que nous habitions chez nos parents. C'était la règle et elle nous déplaisait, de même que toute autre obligation. Assis à l'arrière de la nef de l'église paroissiale, nous passions le temps à rire des chapeaux des madames et des postérieurs des monsieurs. Mais, de dimanche en dimanche, nos ricanements finirent par attirer l'attention. Un monsieur dont les petites fesses venaient de nous faire pouffer vint nous traiter d'irrévérencieux.

— Si vous continuez, je vous fais expulser.

Craignant que nos parents n'eussent vent de notre conduite, nous leur fîmes part, le dimanche suivant, de notre intention d'aller à l'oratoire Saint-Joseph. Par plaisir et non par expiation, nous parcourûmes le chemin à pied. Arrivés dans le Hall de la Reconnaissance, entre les étalages de béquilles et les consoles de lampions, nous conçûmes un jeu délirant. M'improvisant déficient intellectuel atteint de claudication, me crochissant la tête, la bouche et le pied, je me mis à pousser des cris de débile tandis que Lulu, adoptant le rôle de la grande sœur méchante et exaspérée, m'invectivait et me rudoyait. Quelle blague que d'entendre sur notre passage les bonnes gens que son attitude choquait s'apitoyer sur mon sort!

— Ce n'est pas chrétien.

Un jour, c'était au printemps, nous avions ramassé des lilas en route, Lulu s'étendit de tout son long sur la

tombe du frère André, ses mains jointes autour des fleurs. Agenouillé à ses pieds, j'affectais de pleurer comme une Madeleine.

Les portières de l'auto verrouillées, nous allâmes donc nous divertir dans la basilique Notre-Dame-du-Cap et ne retrouvâmes nos parents qu'après avoir effectué nos singeries. Ils étaient attablés dans la cafétéria. Maman était une gourmande et elle retrouvait sa belle humeur en mangeant, particulièrement, comme cette fois-là, si c'était un sundae au chocolat.

— Votre père ne pourra pas se vanter de sa douche froide, c'est une pluie chaude.

Il la regarda en souriant.

— Cher Trésor, toujours le mot.

Nous rîmes tous de bon cœur. La joie venait enfin de nous réunir et nous mangeâmes avec appétit. D'ailleurs, il ne pleuvait plus, déjà le ciel se dégageait et c'était beau de voir le soleil allumer les eaux du lac Saint-Pierre, à l'ouest.

Sur le parterre, entre la fenêtre et le rivage, étaient placées deux chaises blanches en bois. Certains décors donnent le goût de s'y installer, comme ce parterre et comme, lorsque nous fûmes repartis, le village de La Pérade vu de l'autoroute ou comme la petite rivière aux Pommes, qu'on traverse à l'approche des banlieues de Québec. Ils séduisent par leur calme et par leur aspect riant. Malgré nous, on s' imagine vivant là, assis au bord de l'eau et admirant le dessin des nuages, ou bien causant avec un voisin sur le perron de notre maison pendant que sonnent les cloches de l'église, ou encore flânant le long d'une rivière par un beau jour d'été. La vie s'écoule sans heurt, tout est beau dans ces rêves. On oublie le retour de l'hiver, on oublie que, peu importe où l'on gîte sur la terre, la peine de chaque jour trouvera l'être humain.

Nous traversâmes la Vieille Capitale pour aller prendre le pont sans nous arrêter car les problèmes du radiateur nous avaient déjà fait perdre beaucoup de temps. Nous gagnâmes l'autoroute 20 sur la rive sud du fleuve et, dès que nous quittâmes les hauteurs de Lévis, nous sentîmes un rafraîchissement de l'air. Derrière Beau-

mont, nous aperçûmes, juste une seconde, à notre gauche entre deux forêts, l'île d'Orléans et un petit morceau du Saint-Laurent.

C'était notre air, notre fleuve, notre pays. Lulu abandonna sa lecture et, sans trop nous en rendre compte, nous nous mîmes à dévorer des yeux tout le paysage et à respirer à pleins poumons, comme pour l'avalier. Que c'était beau! Nous étions chez nous, enfin, nous reprenions vie, comme si l'année qui venait de s'écouler n'avait été qu'une hibernation de fous, de gens malades qui ont oublié l'art de vivre et la beauté du monde.

Plus loin, c'était le mont Sainte-Anne que nous voyions, sur la Côte-de-Beaupré, puis les montagnes de Charlevoix, sur la rive nord. Bien sûr, elles étaient belles à voir, bleues dans le lointain, hautes comme un grand mur, plus spectaculaires que le piémont de nos Appalaches, à nous de la Côte-du-Sud. Mais dans notre cœur, elles ne le vaudraient jamais. Ici, le paysage est tendre; des vallons verdoyants de Bellechasse aux champs fleuris de L'Islet, on a l'impression qu'on pourrait lui faire l'amour. À l'instar de l'estuaire, l'horizon s'ouvre, le regard déploie ses ailes.

Je me tais. Le pays de mon enfance est trop riche de souvenirs et trop bien mêlé à ma substance. Tout ce que j'écris en est imprégné mais nul mot n'en possède l'exacte beauté. Je ne parlerai pas non plus du Kamouraska. Il faut y venir pour comprendre le mystérieux attrait qu'il exerce sur l'âme. Le vent des légendes y souffle. Nul être ne peut y être insensible.

D'ailleurs, notre voyage tirait à sa fin. D'habitude, nous passions nos vacances à Notre-Dame-du-Portage, un petit village coincé entre le fleuve et la colline, avec de grands hôtels de bois et des chalets sur le bord de l'eau. Un endroit de rêve, un décor de carte postale, tout estival et tout peinturluré. Rien que de l'évoquer, mon cœur veut y retourner. Le bonheur a toujours été au rendez-vous là-bas. Lulu et moi y avons des amis que nous retrouvions avec plaisir, le temps fuyait comme par enchantement et, à la pension, la nourriture était bonne, les repas copieux me redonnaient les forces dont mon corps anémié par l'hiver avait besoin. Mais cette année-

là, une crise de «séraphinite» aiguë s'était abattue sur mon père sans qu'on pût la prévenir, au moment même de faire les réservations.

— C'est trop cher.

Alors, il avait loué une cabine au vieux quai de Cacouna, par téléphone, un numéro qu'il avait trouvé dans un guide touristique périmé. Nous aimions les cabines; au Portage, il y en avait de jolies, blanches et vertes, qui nous avaient toujours un peu fait rêver. Elles étaient dotées d'une véranda et d'une cuisinette, ce qui offrait plus d'espace et plus de liberté qu'une chambre d'hôtel.

À Cacouna, tout au bout de la pointe, nous trouvâmes quatre cabines exposées au vent du large. C'étaient des bicoques affreuses, recouvertes en papier-brique d'un vilain brun, mal entretenues, et l'endroit était si désolé que c'en était oppressant.

— Ce sont des cabanes! s'écria ma mère. Tu ne vas pas nous faire vivre là-dedans!

J'arrête ici le récit de ce voyage. Maman n'eut pas le dernier mot et nous passâmes des vacances plutôt ennuyeuses. Il n'y avait pas de plage, même pas de grève, que des rochers de grosses roches comme il s'en trouve ailleurs aussi dans le Bas-Saint-Laurent, et on ne peut pas dire non plus que le soleil brilla par sa présence durant les deux premières semaines. Le plus souvent, il ne pointait le bout du nez que dans le courant de l'après-midi, jamais assez longtemps pour assécher le sol détrempé par les pluies du matin. Cachés dans nos cirés, nous nous promenions, Lulu et moi, en maugréant contre papa. Nous le haïssions, nous lui cherchions toutes les petites bêtes et n'avions aucune peine à les dénicher. Nous rentrions transis d'amertume et de hargne pour lire ou jouer aux cartes. Nous regardions la télé, nous plaignant du manque de choix de postes et critiquant les programmes locaux. Maman prenait l'auto et nous emmenait à Rivière-du-Loup faire les courses. Elle nous gâtait, nous payait des glaces ou des frites, nous emmenait voir les chutes et l'arrivée du traversier, mais on sentait que le cœur n'y était pas. Elle ne pardonnait pas l'obligation de cuisiner pendant ses vacances et, pour se venger, elle concoctait les mets que mon père aimait le moins ou au con-

traire lui servait une pleine assiettée de saucisses mal cuites en disant:

— Tu aimes la saucisse. Tu dis toujours que je n'en fais pas assez souvent. Manges-en!

Une fois, elle ne prépara que des pommes de terre et déclara:

— Tu dis que tout est trop cher. Tu ne te ruineras pas en te nourrissant de patates.

Il l'invita au restaurant, ce qui parvint à le ramener dans ses bonnes grâces et détendit l'atmosphère. D'autant plus que, le lendemain, le beau temps revint. Lorsque la marée n'était ni trop basse ni trop haute, nous pouvions nous baigner. Il fallait marcher dans la vase, mais au moins les bains nous distrayaient et nous revigoraient. L'isolement nous pesait; nous aurions aimé nous faire des amis, Lulu et moi. Sauf les fins de semaine, une seule des trois autres cabines était occupée. Un célibataire l'habitait, un cousin des propriétaires, qui venait là tous les étés depuis des lustres, un homme taciturne et inamical. Mais au moins nous étions deux dans notre ennui et, bien que l'endroit fût désert et qu'il n'y eût pas grand-chose à faire, nous finîmes par nous y plaire. De retour à Montréal, nous gardions le souvenir du fleuve dans notre cœur et dans nos yeux.

Je n'y revins que vingt ans plus tard, en compagnie de mon père. Nous séjournions à Notre-Dame-du-Portage; il avait eu affaire à Rivière-du-Loup et c'était moi maintenant qui conduisais l'auto. Lulu, pour sa part, habitait la Côte-Ouest où elle faisait sa vie. Conduire papa n'était pas de tout repos car, une fois en route, la liste des emplettes s'allongeait. Avec l'âge, il était devenu consommateur; il se découvrait toutes sortes d'infimes besoins à combler. Soudain, l'envie le prenait de revoir un coin de la ville et les détours se multipliaient. Il était plus volubile aussi, cherchait notre compagnie. S'il avait perdu de son emphase, son ton manquait toujours de naturel et il restait professoral. Changement plus frappant: il demandait qu'on l'aidât.

Les quincailleries de grande surface avaient sa préférence. Les étalages d'outils et de gadgets, de filages, de

vis et d'écrous, de lampes, de semences de fleurs, quel paradis pour lui!

— Entrerais-tu avec moi?

Il marchait avec difficulté. Histoire de me rendre utile, je me renseignais auprès d'un commis pour lui éviter de la fatigue. En vain; il aimait s'attarder dans les allées. Cette fois-là, nous achetâmes une veilleuse à 99 cents, de celles qu'on branche directement dans la prise, et une chaise pliante pour enfant, pour le petit dernier de Marinette, que nous devons garder pendant une semaine.

— Ta mère m'a demandé de lui trouver des chocolats pour son amie Paule. C'est son anniversaire. Ça va nous prendre des 7-up pour le gin puis des chips... Ah! ne pas oublier des ballons pour ton neveu, c'est sacré! Puis il faut que j'arrête à la pharmacie, sur la rue Lafontaine...

C'est en sortant de la pharmacie que l'idée d'aller se ressouvenir de Cacouna lui avait traversé l'esprit.

— On va passer par Saint-Arsène.

La route 291, qui traverse des champs de labour puis le village agricole où se trouve la jonction pour Cacouna. Tout comme lui, j'aimais la vue des terres fertiles et des fermes prospères de cette région, et j'étais content qu'il eût suggéré ce trajet. En outre, c'est un chemin peu passant; on peut prendre le temps d'admirer le paysage.

Papa rompit le silence pour me parler de son emphysème. Il avait passé des examens à l'hôpital avant de quitter Montréal, mais comme la maladie comptait parmi les sujets tabous, je fus étonné de l'entendre et m'efforçai d'écouter ses chères explications.

— L'emphysème pulmonaire est une dilatation anormale des alvéoles pouvant provoquer la rupture de leurs parois. En fait, ce sont les bronches qui sont encrassées; elles ne parviennent plus à transmettre l'air. C'est incurable.

Au vieux quai de Cacouna, les bicoques avaient été quelque peu retapées mais, *grosso modo*, rien n'avait changé. C'était une de ces journées de grand vent et de gros nuages bas, lorsque l'air est pur et vif et que la rive opposée paraît plus proche que d'ordinaire. Les montagnes, de l'autre côté, étaient presque noires et, à nos pieds, le

fleuve était brun, les vagues venaient se briser contre les roches. Il y avait dans ce spectacle quelque chose de sauvage et de violent, quelque chose qui avait toujours existé dans le cœur de mon père et qu'il n'avait pas toujours su tempérer.

— Ta mère n'avait pas tellement apprécié ses vacances.

Je le laissai à ses souvenirs et à sa contemplation et j'allai me promener. Il ne restait pratiquement plus rien du vieux quai. Depuis qu'on avait cessé de l'entretenir, les glaces avaient emporté des sections une à une, le sel avait rongé les poutres et il ne restait ni plus ni moins qu'un amas de pierres qui formait une jetée. Je ne m'y aventurai pas, bien que la tentation fût grande. L'humain est ainsi fait que les frontières l'attirent. Mais l'empilement paraissait instable et le vent du large était cinglant. L'abri qu'offrait le dos des cabines était plus attirant. J'allai m'appuyer debout contre un mur, guettant le soleil au travers des nuages. Quand il perçait, il faisait chaud et toute la pointe s'illuminait. Par terre, dans l'herbe rase et presque brûlée de la berge, des fleurs poussaient, des eupatoires et des marguerites, je crois aussi du séneçon et d'autres dont j'ignore le nom. Papa me l'aurait dit, si je le lui avais demandé. Je n'ai pas cultivé ma mémoire comme lui et il était trop rasoir pour que je l'écoutesse, mais j'ai hérité de sa manie de cueillir des plantes. Quittant mon abri, je commençai à composer un bouquet.

Je ne peux pas dire que j'étais très affecté par sa confiance. À quatre-vingts ans, les maladies ne sont-elles pas toutes incurables? Je savais bien que j'allais perdre mes parents tôt ou tard et, tant qu'on ne les a pas perdus, on ne sait pas ce que c'est. Tout de même, il est moins douloureux de les perdre à trente-cinq ans, alors qu'on mène sa vie, qu'à sept ans, où notre vie dépend d'eux.

Mais peut-être que papa, debout sur sa roche regardant le fleuve, était affecté. Que voyait-il devant lui? Sa vie défilait? La beauté du monde qu'il ne verrait plus? Il ne portait plus sa tuque depuis qu'il ne la trouvait plus, comme de plus en plus d'objets d'ailleurs. Ses cheveux blancs comme neige et tout légers virevoltaient au vent

et je devinais qu'il devait fournir un effort pour demeurer debout là, planté comme un piquet. Il m'apparut frêle soudain, vulnérable et en vérité son corps était terriblement usé. Mais on ne constate pas le changement chez une personne que l'on voit tous les jours. Pour la première fois, je le voyais tel qu'il était, non plus comme mon père, simplement comme un vieil homme qui a fait sa vie comme tous les autres hommes, du mieux qu'il l'a pu. Adolescent, à l'époque du voyage qui nous amena la première fois au quai de Cacouna, il m'arrivait de le détester au point de souhaiter sa mort. Il représentait une entrave à mon affirmation. Aujourd'hui, je ne ressentais plus aucune animosité à son égard. Il était faible et j'étais fort. J'étais libéré de son joug.

Je le rejoignis sur le rivage et lui offris le bouquet. Parmi les fleurs, il en remarqua tout de suite une qui ressemblait à une ombellifère, avec des feuilles incisées tout le long de la tige et une bonne dizaine de petites corolles blanches.

— Une achillée mille-feuille! Du nom d'Achille, roi des Myrmidons, qui l'appliquait sur les plaies de ses guerriers. Recommandée pour dégager les bronches.

Il approcha la fleur de ses narines et respira le parfum, puis il sourit et tout son visage s'alluma de l'amour qu'il portait à la nature. Comme il le disait souvent:

— La nature, c'est la vie.